

Michael Kravagna, le printemps de la peinture

Fidèle au rendez-vous, le peintre propose un nouveau cycle de variations sur l'anatomie du tableau.

DANIÈLE GILLEMONT

L'exposition d'entrée de jeu s'annonce résolument chromatique – printemps oblige – avec des rouges percutants quasi monochromes qui semblent faire l'impasse sur l'intérêt que Michael Kravagna porte habituellement à la vie souterraine du tableau, à son corpus physique et poétique. On comprend vite que ce dépouillement n'est qu'entrée en matière et que l'exposition va déployer un registre plus ample et diversifié à l'image de ce talent complexe où le travail précis et obstiné sur l'interaction des pigments, de l'huile et des autres matériaux aboutit à des moirages chatoyants et fluides de la surface, à des brocarts ou des velours picturaux striés, cadencés, tendant au relief.

Peintre d'origine autrichienne, Kravagna a pris ses quartiers en Belgique au début des années 90, s'établissant près de Liège. Son pedigree, s'il témoigne d'une présence régulière aux cimaises

de la galerie bruxelloise, croule littéralement sous le nombre d'expositions personnelles et collectives organisées ailleurs en Europe, principalement en Allemagne et en Autriche. Il a développé un langage pictural si particulier qu'il est à fois inclassable et immédiatement identifiable. Personne, en effet, n'a exploré le tableau ni voyagé comme lui sous la surface pour en faire remonter les secrets, les organiser en nouvelles données, faire en sorte qu'elles deviennent tout à la fois typographie, géographie, géologie... et musique de son aventure aux sources de la peinture.

Des tableaux si tactiles, si sensoriels, si optiques que la matière picturale semble purement et simplement avoir changé de nature, portant le regard dans des espaces et des temps différents.

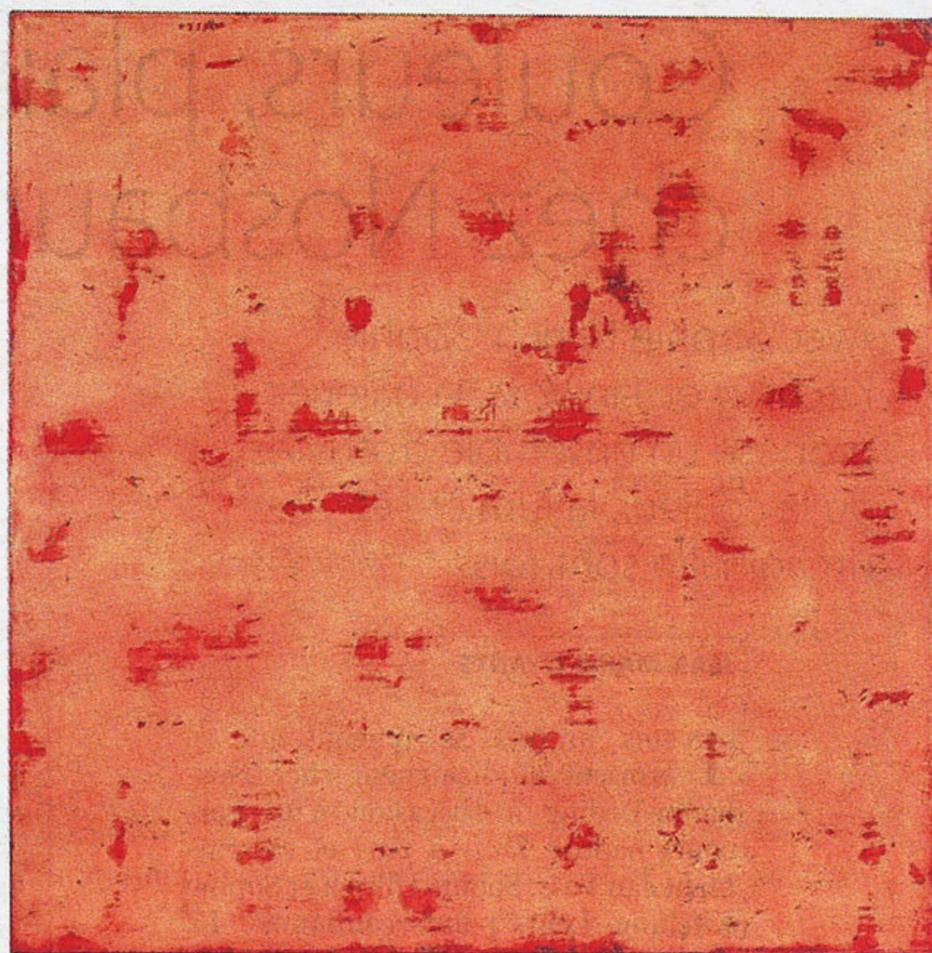
Chaque tableau semble en cacher un autre

C'est un travail sur la trame du tableau, son début et sa fin, sur le comportement de la couleur et de la lumière en regard de la structure, du plan et de la ligne, sur leur faculté à inventer ensemble ce qui n'existe pas encore, à bourgeonner, s'échancrer, s'étirer, se trouer, vibrer et onduler en stries serrées, bref à susciter un vaste panel de sensations. La peinture dès lors devient ce médium organique dont les microphénomènes s'organisent en partitions et texture picturales. Riches, lumineuses, parfois minimalistes mais toujours vibrantes et en mouvement, elles n'évoquent ni ne suggèrent rien de connu.

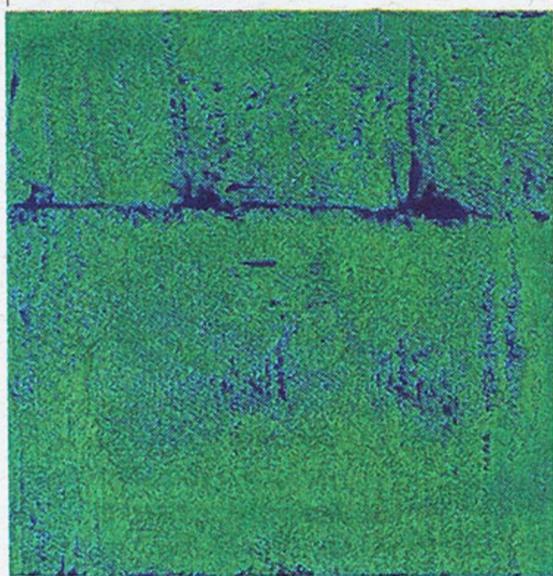
Célébrant la fonction intrinsèque de

la peinture qui est d'élargir encore et toujours le champ du visible, prenant cette fonction au mot, Michael Kravagna s'aventure toujours plus loin sous l'écorce avec la rigueur du scientifique et la flamme du poète. Pseudo-usures du derme pictural, pseudo-fissures, boursouffures, échancrures... jeux sur le moins et le plus, le dépouillement et l'abondance, l'effacement et l'apparition, ils n'en finissent pas de jardiner le champ de l'œuvre, de le réinventer en factures inédites où les oranges, les verts, les bleus claquent aux cimaises, où les tons plus feutrés, voire pâles et diaphanes exercent leur fascination à bas bruit, dévoilant un travail de fourmi. Chaque tableau semble en cacher un autre et mettre en scène un pan de ce décryptage systématique de l'alchimie picturale. On rêverait de voir le peintre à l'œuvre tant sa pratique – frottage, grattage, raclage, accumulation... – semble procéder d'un cérémonial capable d'imprimer son tempo à chaque étape du processus.

Tableaux certes abstraits mais d'une abstraction si préhensible, qui tend tantôt au relief, tantôt à son refoulement dans les limbes de la toile, qu'on a envie de parler de « cuir », de peau, de tissu, bref d'organisme vivant, d'hymne aux surprises que la matière engendre dès lors qu'on l'explore systématiquement.



Michael Kravagna, sans titre, 2021- 2022, huile, tempera et pigments sur toile. 160 x 160 cm. © MICHAEL KRAVAGNA.



Michael Kravagna, sans titre, 2022, huile, tempera et pigments sur toile, 95 x 95 cm. © MICHAEL KRAVAGNA.

Springtime,

Galerie Faider, 12 rue Faider à 1060 Bruxelles, jusqu'au 24 avril. www.galeriefaider.be